



## 18 juin 1815 : pourquoi Napoléon a perdu la bataille de Waterloo ?

Au début des années 1800, Napoléon Bonaparte prit d'assaut l'Europe, étendant sans relâche l'Empire français et défiant la suprématie de la Grande-Bretagne sur les mers. De 1804 à 1814, sept coalitions se formèrent contre la France, incluant à chaque fois la Grande-Bretagne, durant ce qu'on appelle les guerres de Coalitions.

La Grande-Bretagne, la Prusse, l'Autriche et la Russie ont toutes tenté de contenir l'avancée du fougueux empereur français.

En 1814, le fier Napoléon fut contraint d'abdiquer et de s'exiler sur l'île d'Elbe.

Le roi Bourbon Louis XVIII (frère de Louis XVI) monta sur le trône de France.

### Première ascension et déchéance

Né en Corse en 1769, Napoléon Bonaparte était d'une intelligence extraordinaire et d'une ambition sans faille. Jeune soldat, il soutint les idéaux radicaux de la Révolution française et gravit rapidement les échelons de l'armée française. Proposant une approche agressive en attaquant les territoires britanniques ouvrant la route vers l'Inde, Napoléon dirigea la campagne d'Égypte en 1798. En 1799, la France était en guerre avec la plupart des grandes puissances européennes. De retour en France, Napoléon prit part au coup d'État du 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799), qui marqua la fin du Directoire et de la Révolution française, et le début du Consulat.

Premier Consul, Napoléon Bonaparte établit son pouvoir personnel autoritaire à compter de février 1800. Ses forces mirent en défaite l'Autriche et, en 1804, Napoléon fut sacré empereur de France.

Les espoirs renouvelés de l'Empire français de briser la puissance navale britannique furent anéantis lors de la bataille de Trafalgar en 1805.

Mais alors même que Napoléon abandonnait l'espoir d'envahir la Grande-Bretagne, sa Grande Armée continuait à occuper des pans de l'Europe dans ce qui est maintenant l'Allemagne et la Pologne. À l'ouest, il imposa un blocus commercial à la Grande-Bretagne en envahissant le Portugal, son allié, et ce faisant il conquiert une grande partie de l'Espagne.

C'est sur la péninsule ibérique que le futur duc de Wellington, né Arthur Wellesley, vainquit Napoléon I<sup>er</sup>. Le commandant d'origine irlandaise avait remporté nombre de victoires militaires en Inde avant d'être envoyé au Portugal en 1809 où il permit aux guérilleros de résister à l'occupation napoléonienne. Malgré des premiers revers, Wellesley réussit avec patience et habileté à chasser Napoléon hors du Portugal en 1811 et remporta des victoires décisives contre les Français en Espagne en 1813, mettant à mal les ambitions de domination européenne que nourrissait l'empereur.

L'Empire français s'affaiblissait. Suite à la tentative ruineuse de la Grande Armée française d'envahir la Russie, les forces alliées prirent la France d'assaut de toutes parts. En avril 1814, Napoléon fut contraint d'abdiquer et accepta d'être

banni sur l'île d'Elbe, à quelques kilomètres de la côte italienne, où il n'était pas exactement prisonnier. Il obtint la souveraineté de l'île, ainsi qu'une garde armée. Un ingénieux réseau de renseignements provenant du continent l'aida à planifier son audacieux retour au début de l'année 1815.

### Le chemin du retour

Mais fin février 1815, l'Europe qui pensait en avoir fini avec l'audacieux Napoléon, apprit non sans surprise que celui-ci avait quitté l'île d'Elbe, débarqué à Golfe-Juan et avait mis le cap sur Paris afin de reconquérir son trône.

Il est difficile de surestimer la consternation et la peur que cette nouvelle engendra. L'exil forcé de Napoléon l'année précédente était la conclusion d'incessantes années de batailles mémorables et coûteuses sur terre comme sur mer. Beaucoup craignirent alors que son évasion ne relançât l'expansion impériale française, plongeant à nouveau l'Europe dans les tourments de la guerre.

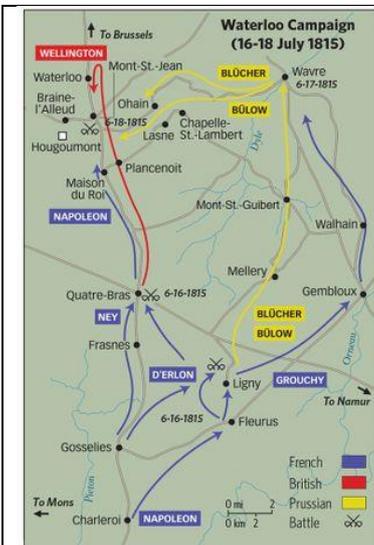
Malgré ses intentions pacifiques affichées, la Grande-Bretagne, l'Autriche, la Prusse et la Russie se défiaient de lui.

Ensemble, elles signèrent l'équivalent d'une déclaration de guerre contre l'Empereur, considéré comme un usurpateur. La coalition contre la France s'organisa rapidement et l'empereur français nouvellement restauré eut peu de temps pour riposter. Face aux armées ennemies se massant aux frontières nord de la France, il tenta, en vain, de constituer une force de volontaires pour compléter l'armée permanente à sa disposition et gagna la Belgique. Mais même diminuée, l'armée française était un adversaire redoutable. Ses troupes étaient composées de combattants expérimentés et son commandant inspirait toujours une loyauté passionnée. Le compte à rebours était lancé avant une dernière confrontation épique.

Les forces alliées étaient quant à elles composées de troupes britanniques, allemandes, belges, hollandaises et prussiennes, qui étaient divisées en divers détachements à la frontière entre la France et l'Allemagne actuelle. Cette fois, Napoléon fit face à une coalition de nations dirigée par l'un de ses adversaires britanniques les plus talentueux, le duc de Wellington. Bien qu'ils fussent des adversaires, les deux hommes avaient façonné et avaient été façonnés par des événements extraordinaires qui avaient transformé l'Europe à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Le duc de Wellington, prit la décision d'attendre patiemment que l'ennemi attaque plutôt que de le forcer à se défendre. Napoléon lui-même, très confiant, se préparait à une victoire décisive. Ignorant ses conseillers qui l'imploraient de reporter l'assaut, il quitta Paris le 12 juin 1815 pour rejoindre son armée en Belgique, où les troupes de Wellington et l'armée prussienne de Gebhard von Blücher étaient à l'affût.

Le 14 juin, il signa la proclamation suivante : « *L'honneur et le bonheur de notre pays sont en jeu et Français, le moment est venu de vaincre ou de mourir !* »



*Mouvements des armées au cours des trois derniers jours de la campagne de Waterloo. Les Français sont représentés en violet, les Britanniques en rouge et les Prussiens en jaune.*

Le 16 juin, Blücher est battu à Ligny, mais il réussit à échapper au général Grouchy, créé maréchal pour l'occasion.

Le 17, Wellington s'installe défensivement au sud de Waterloo, en s'adossant si dangereusement à la forêt de Soignes que Napoléon décide de l'y attaquer dès le lendemain.

Ce même jour, de fortes pluies trempèrent les soldats français. Les champs humides et les routes boueuses transformèrent le paysage en un dédale marécageux.

### Un borbier militaire

À l'aube du dimanche 18 juin, Wellington et Napoléon organisèrent leurs forces. C'était la première fois qu'il se trouvait en face de son grand adversaire : jamais encore il n'avait combattu directement les Anglais.

Wellington installa son quartier général au Mont-Saint-Jean sur la route de Bruxelles, non loin de la ville de Waterloo. Il déploya la majeure partie de ses 68 000 soldats le long d'une crête de quatre kilomètres de long. Trois fermes (Papellothe, La Haye Sainte et Hougoumont) ponctuaient celle-ci. Le commandant britannique s'en tint à sa tactique défensive, sachant qu'il devait attendre l'arrivée des détachements de Blücher, environ 50 000 hommes au total. Après la bataille de Ligny, Blücher s'était replié sur Wavre, à quelques kilomètres de Waterloo.

Le camp de Napoléon était quant à lui dans le village de la Maison du Roi. Parce que les forces françaises comptaient environ 72 000 hommes, Napoléon espérait profiter de la distance qui séparait les Prussiens des Britanniques pour détruire les forces de Wellington dès que possible.

Reprenant sa tactique habituelle, Napoléon confia une partie des troupes à Grouchy afin d'empêcher le feld-maréchal Blücher de rallier le champ de bataille. Il espérait ainsi remporter une victoire décisive face aux Anglais.

L'empereur était convaincu que la victoire était à sa portée et qu'elle serait rapide et facile : « *Je vous dis que Wellington est un mauvais général, que les Anglais sont de mauvaises troupes et que ce sera l'affaire d'un déjeuner.* » Mais les plans de l'empereur furent contrecarrés par les conditions boueuses et le brouillard matinal, qui empêchèrent un départ anticipé. Les conditions météorologiques le contraignirent à retarder son attaque jusqu'en fin de matinée.

Certains historiens pensent que s'il n'avait pas plu, Napoléon aurait pu vaincre l'armée alliée en quelques heures, bien avant l'arrivée des Prussiens. Mais tel ne fut pas le cas .....

En fin de compte, la bataille commença peu après onze heures du matin. Toujours à l'offensive, les Français concentrèrent leurs forces sur deux points clés du front : les deux fermes que les alliés avaient fortifiées, (Hougoumont et La Haye Sainte).



La ferme de Hougoumont fut assiégée par la division française commandée par le plus jeune frère de Napoléon, Jérôme. Entre 11 heures et 16 heures, les Français firent trois tentatives pour déloger leurs opposants, 2000 hommes stationnés à l'intérieur et autour du site. Mais ceux-ci résistèrent à la vague d'attaques. Au début de la bataille, une quarantaine de soldats français réussirent à pénétrer dans la cour mais les Britanniques les accablèrent et les massacrèrent. Les Français incendièrent plusieurs pièces et les écuries. De nombreux soldats blessés, incapables de bouger, périrent dans les flammes. Les alliés réussirent à tenir Hougoumont, ce qui s'avéra crucial pour remporter la bataille de Waterloo. Aucune des attaques françaises, cependant, n'atteignit l'objectif de franchir la ligne de front. L'infanterie alliée, en particulier les Britanniques, fit preuve d'une résilience déterminée face à l'assaut français. Certaines formations subirent des pertes sans précédent, comme l'Inniskilling Regiment, qui perdit les deux tiers de ses hommes en quarante-cinq minutes.



### face à waterloo

La tension devenait insoutenable. Wellington attendait désespérément l'annonce de l'arrivée de Blücher : « *La nuit, ou les Prussiens, nous sauveront* », dit-il. C'est vers seize heures que les forces de Blücher commencèrent à attaquer le flanc français aux hameaux de Plancenoit et Papellothe. Mais la menace sur les troupes de Wellington était encore grande. Le mas de La Haye Sainte tomba aux mains des Français vers dix-huit heures.

La Ferme La Haye Sainte se composait de trois bâtiments entourés de hauts murs, flanqués d'un côté d'un potager et de l'autre d'un verger. Les Britanniques avaient renforcé les portes et construit des barricades en abattant des arbres. Après l'échec des attaques successives commandées par le général Drouet, le comte d'Erlon, le maréchal Ney dirigea personnellement la brigade du général Quiot et réussit à percer les dernières défenses de la ferme.

La bataille pour s'emparer de ces sites se prolongea donc toute la journée, provoquant de grosses pertes chez les Français, qui lançaient des attaques successives sur l'infanterie alliée. Les charges de cavalerie frappèrent de terreur les tireurs d'élite alliés avancés, et l'artillerie française pilonna les formations anglo-hollandaises tout au long de la journée.

Des attaques d'infanterie française disciplinées parvinrent à percer les lignes alliées, de sorte que dans l'après-midi, certains officiers de Wellington, à court de munitions, craignirent de perdre la bataille.

Malheureusement, Grouchy ne rallia pas le lieu du combat comme il l'aurait dû pour prendre les Anglais en tenaille, bien que poussé par le général Vandamme, jaloux de son maréchalat. Ce furent les Prussiens qui arrivèrent sur la droite française.

La jeune garde fit des prouesses pour les contenir pendant que Ney cherchait à percer les lignes anglaises au centre. Une heure plus tard, les forces alliées firent face à la terrible charge de la Garde Impériale, la force que Napoléon réservait toujours pour sceller les batailles. Eux, pensa l'empereur, briseraient les alliés. Mais ses calculs étaient faux. Il avait déjà envoyé plusieurs régiments de sa garde impériale pour combattre les Prussiens. Ils manquèrent cruellement à leurs camarades lors de la dernière poussée. Alors qu'ils chargeaient, les tirs alliés fusaient. Abasourdie, la garde impériale hésita.

Les troupes françaises battirent en retraite. Dans ses mémoires, le capitaine Jean-Roch Coignet se rappela : « Rien ne pouvait les calmer ; ils n'écoutaient personne, les

*cavaliers brûlaient la cervelle à leurs chevaux, des fantassins se la brûlaient pour ne pas rester au pouvoir de l'ennemi ; tous étaient pâle-mêle. »*

À vingt heures et quinze minutes, Napoléon ordonna la retraite.

Conscient du coup fatal qui venait de lui être porté, il retourna à Paris, où il abdiqua en faveur de son fils le 22 juin 1815.

La victoire de Waterloo coûta cher à la coalition : les estimations varient, mais les historiens évaluent les pertes de Wellington à environ 15 000 hommes et celles de Blücher à environ 8 000.

Côté français, on estime qu'environ 25 000 hommes y perdirent la vie et que 9 000 autres furent faits prisonniers. Wellington fut bouleversé par la perte de tant de vies humaines : « Dieu, j'espère avoir combattu ma dernière bataille. »

À 19 heures, Napoléon envoya sa vieille garde dans un suprême sursaut. Mais Blücher et Wellington firent leur jonction. La bataille était perdue.

Avec elle s'évanouissait l'espoir d'une restauration impériale durable.

Un mois après la bataille, Napoléon se livra aux Britanniques le 15 juillet 1815, qui le bannirent à Sainte-Hélène, une île au milieu de l'Atlantique.

L'ère napoléonienne venait de prendre fin pour de bon.

## Waterloo en tableaux et littérature



peinture de ANDRIEUX Clément-Auguste (1829 - 1880)

Selon le livret du Salon de 1852, Andrieux a peint l'attaque des trois mille cuirassiers du général Milhaud contre les carrés anglais groupés en avant du mont Saint-Jean, c'est-à-dire l'action visant à désorganiser le centre des lignes ennemies. Si cette attaque, qui eut lieu vers 15 h 30, est un moment héroïque souvent célébré, elle ne met pas l'Empereur en valeur. C'est Jean-Baptiste Milhaud (1766-1833) qui l'est, mais seulement dans le livret, car on ne le reconnaît pas précisément dans la peinture. D'ailleurs, ce fut Ney qui mena cette charge fameuse qui échoua. Dans la peinture, l'apparition des cavaliers sortant des fumées de la bataille révèle une très forte inspiration des lithographies de Raffet.

« La bataille de Waterloo. 18 juin 1815 », *Histoire par l'image [en ligne]*, consulté le 31 mai 2021.  
URL : <http://histoire-image.org/fr/etudes/bataille-waterloo-18-juin-1815> Jérémie BENOÎT,

Napoléon et Ney minimisés, glorification d'un général qui avait été proche de Marat et de Carrier à la Convention avant de se rallier à Bonaparte, rappel de la belle résistance anglaise dans le livret, tout cela ne concourait pas à faire acheter l'œuvre par le nouvel empereur Napoléon III. Andrieux voulait peut-être renouer en cette année 1852 avec la gloire passée, mais il fut maladroit dans son intervention et l'œuvre demeure d'ailleurs assez peu lisible.

Plusieurs artistes, outre Andrieux, s'emparèrent aussi du sujet, surtout à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, sous la III<sup>e</sup> République, quand l'esprit revancharde se fit jour après la défaite de 1870 et qu'il fallait célébrer les grands aînés de la France. Là encore, Waterloo fut glorifiée à l'égal des plus grandes en 1890 est au contraire révélatrice, puisqu'elle s'effectua au moment de la crise boulangiste.

victoires, particulièrement par François Flameng qui mit en scène un maréchal Ney déchainé de bravoure.

Andrieux, quant à lui était venu trop tôt : il avait voulu glorifier Napoléon, il ne parvint qu'à montrer les combattants. Si c'est par ce biais qu'on parvint bel et bien à transfigurer Waterloo, en 1852 il fallait flatter l'Empire et non rappeler une défaite finale. Ce qui était possible en littérature ou en gravure ne l'était pas en peinture, genre officiel exposé au public. Il fallait la démocratie pour montrer les soldats du peuple : Napoléon III voulait que son oncle fût glorifié et non pas supplanté par son armée. Le tableau d'Andrieux était voué à l'échec en 1852. Son acquisition



Cette peinture à l'huile de 1874 de Félix Philippoteaux montre l'une des dernières charges de la cavalerie française contre l'infanterie britannique pendant la bataille de Waterloo. Victoria and Albert Museum, Londres.



La littérature vint également au secours de Napoléon.

Dès 1829, Barthélemy et Méry publiaient une sorte d'épopée intitulée Waterloo, fustigeant la trahison du général Bourmont, ancien chouan, qui fut suivie par la célèbre poésie de Victor Hugo dans *Les Châtiments* (« l'expiation », 1853) : « Waterloo, Waterloo, Waterloo, morne plaine... »

*Waterloo ! Waterloo ! Waterloo ! morne plaine !  
Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine,  
Dans ton cirque de bois, de coteaux, de vallons,  
La pâle mort mêlait les sombres bataillons.  
D'un côté c'est l'Europe et de l'autre la France.  
Choc sanglant ! des héros Dieu trompait l'espérance ;  
Tu désertais, victoire, et le sort était las.  
Ô Waterloo ! je pleure et je m'arrête, hélas !*



peinture Musée municipal Ulpiano Checa à Colmenar de Oreja | [spain.info](http://spain.info) en français

Ce bon vieux Victor Hugo n'en rate pas une pour faire des bourdes sur la bonne vieille bataille de Waterloo. Après la morne plaine voilà qu'il nous dépeint dans « *Les Misérables* » un fossé, un gouffre, que dis-je, un précipice (*le chemin creux d'Ohain, très accentué par rapport à la réalité, que devaient franchir les cuirassiers de Ney et de Milhaud*), dans lequel une brigade entière de la cavalerie française s'est perdue. Le chemin d'Ohain a bel et bien existé et, malgré le nivellement du sol actuel dû à la construction de la butte, on peut encore se faire une idée de la hauteur du chemin creux si l'on voit la double élévation du monument aux Hannovriens et de la colonne Gordon. On peut donc parler de chemin encaissé qui a sans doute gêné les premiers cuirassiers qui s'y sont engagés mais il n'a certainement pas anéanti le tiers d'une brigade comme le suggère le célèbre écrivain.

Extrait des « *misérables* » : « *Les cuirassiers venaient d'apercevoir entre eux et les Anglais, un fossé, une fosse. C'était le chemin creux d'Ohain. L'instant fut épouvantable. Le ravin était là, inattendu, béant, à pic sous les pieds des chevaux, profond de deux toises entre son double talus; le second rang y poussa le premier, et le troisième y poussa le second; les chevaux se dressaient, se rejetaient en arrière, tombaient sur la croupe, glissaient les quatre pieds en l'air, pilant et bouleversant les cavaliers, aucun moyen de reculer, toute la colonne n'était qu'un projectile, la force acquise pour écraser les Anglais écrasa les Français, le ravin inexorable ne pouvait se rendre que comblé, cavaliers et chevaux y roulèrent pêle-mêle, se broyant les uns les autres, ne faisant qu'une chair dans ce gouffre, et quand cette fosse fut pleine d'hommes vivants, on marcha dessus et le reste passa. Presque un tiers de la brigade Dubois croula dans cet abîme. »*



#### En conclusion :

Il semble qu'il fallait à l'Empereur cette défaite définitive : en 1814, toujours victorieux, il n'avait capitulé que parce que Paris avait été investie par les Alliés. Inversement, il y avait de l'épopée dans Waterloo : c'était le sceau d'une aventure humaine qui n'avait eu d'égale que celle d'Alexandre le Grand. Le dévouement presque suicidaire des soldats de l'Empire permit de retourner une situation de défaite pour faire de Waterloo un acte de bravoure démesuré. En ce sens, seule la bataille de Diên Biên Phu (guerre d'Indochine en 1952) peut lui être comparée. Remarquons d'ailleurs qu'on parle de « victoire » pour Austerlitz, Iéna ou Friedland, mais de « bataille » pour ces deux défaites...

En 1865, Erckmann-Chatrian publiaient à leur tour un « *Waterloo* », roman qui faisait suite au « *conscrit de 1813* », œuvre antimilitariste certes, mais qui célébrait aussi le sens du devoir patriotique.

Ainsi, la bataille perdue de Waterloo est-elle paradoxalement passée dans l'histoire comme l'un des plus beaux faits d'armes de l'armée française. Elle est toujours citée parmi les batailles napoléoniennes aux côtés d'Austerlitz ou d'Iéna. Les créateurs de la légende se sont en effet vite emparés de cette défaite comme pour laver l'affront fait à l'Empereur et en faire une sorte de prouesse victorieuse.

Raffet et Charlet célébrèrent très tôt dans leurs lithographies les héroïques soldats de Waterloo, le dernier carré de la garde, le bataillon sacré qui entourait l'Empereur au soir de la bataille. Le général Cambronne fut glorifié pour avoir refusé de se rendre. On lui attribua un mot demeuré célèbre, mais il est plus vraisemblable qu'il répondit aux Anglais cette phrase emplie d'honneur militaire : « *La Garde meurt mais ne se rend pas.* »

**À savoir :**

Connu sous le nom de bataille de Waterloo, nom qui lui a été donné par le duc de Wellington, cet événement

historique était alors appelé bataille de Mont-Saint-Jean en France et bataille de la Belle-Alliance en Allemagne.

**Sources :**

<https://les-apn-belgique.webnode.fr/news/chemin-creux-ou-gouffre-profond/>  
[https://fr.wikipedia.org/wiki/Bataille\\_de\\_Waterloo](https://fr.wikipedia.org/wiki/Bataille_de_Waterloo)  
<https://www.geo.fr/histoire/pourquoi-napoleon-a-t-il-perdu-la-bataille-de-waterloo-204414>  
<https://www.waterloo1815.be/>  
<https://histoire-image.org/fr/etudes/bataille-waterloo-18-juin-1815>